

tant également de signaler que l'auteur, tout en montrant les évolutions récentes constatées sur le terrain des mobilisations (recours à l'expertise...), ne cède pas aux sirènes du « tout nouveau » (nouveaux mouvements sociaux, nouveaux contestataires, nouveaux activistes...).

Jérémy Sinigaglia

ÉRASE, université Paul Verlaine-Metz
jeremysinigaglia@aol.com

Vincent MEYER, *Interventions sociales, communication et médias. L'émergence du sociomédiatique.*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Logiques sociales, 2004, 244 p.

Comment penser l'interaction entre un champ professionnel discret et faible – celui de l'intervention sociale – et le champ professionnel des médias, plus fortement affirmé et surtout riche de certains savoir-faire ? Comment comprendre les usages que les travailleurs sociaux, leurs institutions et organisations font des médias pour alerter leurs contemporains sur les enjeux de la souffrance des personnes ou des groupes, mais aussi pour valoriser leurs propres actions ? Inversement, comment expliquer l'investissement de plus en plus visible du monde des médias dans les questions sociales ? Quelles en sont les formes dominantes dans la presse écrite, à la radio et surtout à la télévision (télé-réalité) ? Comment s'y prendre pour en évaluer l'utilité autant que l'impact (y compris au plan économique) ? Pour Vincent Meyer, tous ces processus forment un nouveau champ de connaissance en tensions : le sociomédiatique. Le sujet est assurément original et tout à fait d'actualité. On peut le lire de différentes façons, selon ses propres centres d'intérêt. Il croise avant tout l'interrogation sur les transformations en cours de l'intervention sociale et du « faire société ». Comment compter avec l'impératif de médiatisation, les plus-values qu'il apporte et toutes les concurrences – parfois loyales, parfois déloyales – qu'il entraîne ?

L'auteur a méthodiquement dépouillé un grand nombre de produits (journaux, émissions et autres) intégrant ou visant le social. C'est pourquoi, dans cet ouvrage, il propose

un grand nombre d'illustrations sociomédiatiques toujours bien choisies qui rendent le texte fort accessible. Pour autant, ce n'est pas un travail purement empirique. Soucieux de dépasser l'approche par les qualifications et les fonctions, Vincent Meyer cherche à comprendre non seulement les manifestations repérables dans l'espace public mais aussi les rhétoriques de légitimation et de construction des compétences qui les accompagnent et les consensus produits par cette voie par et pour les acteurs. Pour cela, il emprunte à Luc Boltanski et Laurent Thévenot, et le résultat de ses investigations est souvent convaincant.

Deux grandes parties organisent le propos et assurent la progression de l'analyse. La première, « Interventions sociales et communications », permet en quatre chapitres de définir l'intervention sociale, ses frontières et ses mutations, d'interroger la construction historique des professionnalités par un lent travail de positionnement et de ressourcement, et enfin de situer l'enjeu des communications sur deux plans : à la base, partant du terrain, et publiquement au travers de manifestations *ad hoc*. Il s'agit tout à la fois des stratégies de mise en visibilité des professionnalités sociales dans l'espace public et des conduites et pratiques de type sociomédiatique dans ce même domaine. La seconde, « L'émergence du sociomédiatique », aborde le problème de l'image du social et des outils qui s'y appliquent, puis la construction médiatique de l'exclusion et de l'engagement, jusqu'à « l'esthétisation » des causes et des professions. Enfin, sous un autre angle, l'auteur distingue très finement le « travail médiatique du social » et le « travail social des médias » en s'aidant de très nombreux exemples (Téléthon, Sidaction, Restos du cœur, Virades, Urgences, etc.) incompréhensibles sans la ressource médiatique.

Néanmoins, on aurait souhaité que l'auteur consacre davantage de lignes aux enjeux économiques du développement médiatique et à ses effets sur ce qu'on qualifie généralement d'opinion publique. Les représentations du social, notamment la légitimation de la traduction de ce dernier

en autant de problèmes personnels additionnés, sont sans doute l'effet d'une inflexion dans la civilisation, mais aussi la conséquence du poids culturel des médias. Aujourd'hui, le texte de la question sociale s'écrit davantage dans les émissions de télévision qu'à l'université ou dans les associations. L'émission de Jean-Luc Delarue, *Ça se discute*, illustre parfaitement cette remarque. Ce producteur/animateur n'est-il pas, avec quelques autres, l'un des « entrepreneurs moraux » contemporains les plus efficaces, en même temps qu'un homme d'affaires très avisé ?

Au demeurant, par cette livraison de grande qualité, bien équilibrée dans sa conception et toujours passionnante à lire, Vincent Meyer fait manifestement œuvre pionnière. Son remarquable travail mérite d'être connu et surtout commenté par tous ceux que la question sociale concerne (interventions, institutions, lieux de formations) autant que par les spécialistes de la communication politique, à qui il fournit une véritable évaluation de terrain. Il en va de deux enjeux décisifs : l'éthique de l'intervention et la qualité du service rendu.

Michel Chauvière

CERSA, université Paris 2
mchauviere@noos.fr

Sociologie

Jacques BOUVERESSE, *Bourdieu, savant & politique.*

Marseille, Éd. Agone, 2003, 192 p.

Pierre Bourdieu a eu l'ambition de faire accéder la sociologie à un statut de scientificité qu'il fonde sur la place de premier plan accordée à la recherche empirique et sur la construction d'une théorie dispositionnelle de l'action et des pratiques des agents. Mais la sociologie est une science qui dérange, ceux du moins dont l'intérêt est que la nature sociale de la souffrance sociale soit refoulée dans les non-dits des choses dont on préfère ne pas parler. Au contraire, Pierre Bourdieu pensait que la connaissance du monde social – par la posture réflexive qu'elle requiert – peut avoir un effet libérateur sur ceux dont le vécu est l'extrême

inégalité devant les raisons de vivre. D'où l'hostilité à laquelle il s'est quelquefois heurté.

Aussi peut-on être reconnaissant à Jacques Bouveresse, professeur de philosophie au Collège de France, d'avoir réuni ses écrits sur celui dont il fut l'élève et l'ami, pour dire ce que Pierre Bourdieu lui a appris « du rapport à la science, aux pouvoirs et à la société » (4^e de couverture). Ce livre éclaire la « direction » suivie par la pensée du sociologue, lève les objections théoriques qui lui ont été faites et récusé les jugements erronés émis à l'emporte-pièce par les médias. Il n'a pas cessé d'être savant pour adopter la posture du militant, comme cela a été écrit un peu vite par un journaliste du *Monde* qui semble ignorer – ce qui étonne un peu – que les interventions du sociologue dans l'espace public datent de son entrée dans la vie intellectuelle (P. Bourdieu, *Interventions 1961-2001, Science sociale et action politique*, Marseille, Éd. Agone, 2002). Jacques Bouveresse laisse donc à la presse la rhétorique verbeuse de l'engagement, et expose le problème qui se pose à la sociologie, celui du « degré de compréhension théorique relativement élevé » (p. 9) auquel on doit parvenir dans les questions sociales, pour pouvoir « agir de façon rationnelle et efficace » (*ibid.*). Ce parti pris de rationalité, Pierre Bourdieu l'a manifesté jusque dans *Esquisse pour une auto-analyse* (Paris, Éd. Raisons d'agir, 2004) qui, aux antipodes du récit auto-biographique, est l'ultime expérimentation du sociologue à propos de la science de soi-même. Enfin, l'intérêt – et non des moindres – du livre tient à la discussion du savant et du philosophe sur le champ intellectuel français, l'hégémonie des médias et le pouvoir que s'adjugent de manière injustifiée les journalistes lorsqu'ils sortent des limites de leur champ de compétence.

Pierre Bourdieu a explicité les présupposés philosophiques de ses recherches et leur logique. Il n'empêche : l'existence des régularités à laquelle est associée la notion d'*habitus* dérange ceux qui y ont vu l'expression d'une croyance au déterminisme ruineux pour l'idée de la liberté et ceux qui, au contraire, demandent à la sociologie